

LA DAME D'EAU - UNE NOUVELLE

INTRODUCTION

J. M. Nzouankeu est l'auteur d'un recueil de nouvelles appelé « Le Souffle des Dieux » et qui va être édité par Présence Africaine. Il a de plus écrit une pièce « L'agent spécial » et un roman encore inédit.

Il est l'une des valeurs sûres de la jeune littérature Camerounaise, sous réserve bien entendu qu'il tienne ses promesses.

Ses nouvelles ont un double mérite ; d'abord leur style. Sur la base d'un vocabulaire facile, Nzouankeu sait créer une atmosphère en maniant les images et les bruits comme un cinéaste. Forêts et savanes, villages et lieux sacrés, de tout nous est rendu sensible. Quel est donc son secret ? De plus il sait l'art de tout nous est rendu sensible. Quel est donc son secret ? De plus il sait l'art de faire démarrer les dialogues, de mettre ses personnages dans le bain, en même temps que son lecteur, et ce faisant de les mener ensemble, par des savants détours mais, suivant des signes infallibles, là où il veut ; à la catastrophe. Car ses histoires finissent toujours mal. Pourquoi ?

Enfin, s'il a appris sa technique, d'après ses propres dires, chez Maupassant, il faut reconnaître que cet élève de talent ne s'est pas contenté d'imiter son guide ; il a su conserver le caractère propre de son écriture, au point de réaliser une harmonieuse synthèse entre la spontanéité africaine et la maîtrise d'expression du prosateur français.

Outre le style, nous apprécions chez Nzouankeu les thèmes qu'il aborde : c'est directement aux sources mystiques de son folklore qu'il puise son inspiration. Il fait revivre cet univers terrible et attirant qui est encore en majeure partie celui des campagnes Camerounaises. Cet univers où les esprits, les morts et les monstres commandent la vie des vivants. En compagnie de la Dame d'eau (Djengo), du Crocodile (Ngando), du Mouvankoum, nous éprouvons les grandes peurs, mais aussi la poésie exaltant des temps pré-scientifiques, où le miracle était quotidien et surnéel, plus vrai que le visible. Car si l'homme avait peur, il pouvait aussi conquérir par d'étranges pactes la faveur des Etres de la nature. Et l'homme vivait alors de troublantes fraternités avec les sirènes, les serpents ou tout autre animal mythique. Et son pouvoir rejoignait celui d'Adam dans son jardin d'Eden.

Mais pour Nzouankeu, le péché est toujours présent, et l'homme n'use de son pouvoir que pour détruire ; le mal est dans le monde irrémédiablement. Ce qui justifie les interdits et les châtiments foudroyants, dignes nécessaires d'une liberté qui ne peut, seule, se diriger dans la voie juste, parce que Nyambé s'est détourné des humains.

Les nouvelles de J. M. Nzouankeu ont donc implicitement un contenu métaphysique qui contribue à augmenter encore leur intérêt.

L'expression de ses forêts ancestrales par un écrivain aussi intelligent qu'ariste est donc des plus fructueux. Nzouankeu réalise là quelque chose de très

LA DAME D'EAU

important : chacune de ses nouvelles est un pont jeté entre la substance la plus riche de sa culture traditionnelle et l'esprit moderne du jeune Cameroun.

L. LAGNEAU-KESTELOOT

Note de la Rédaction. Les qualités littéraires de cette nouvelle sont indéniables, mais nous devons marquer les réserves les plus expresses sur la conception trouble du mal qui l'anime. Les héros de Nzouankeu sont écrasés par le mal ; un mal qui prend la figure d'un fatum aveugle et dont les interdits demeurent opaques pour l'homme. Le sombre pessimisme de cette œuvre s'oppose à l'humanisme et à l'optimisme de la vision africaine du monde. Les Nègres chercheront en vain, dans cette nouvelle mystique qui rappelle l'auteur de *Camara Laye*, l'écho de leurs préoccupations les plus urgentes et les plus graves.

La dame d'eau

par

Jacques Muriel NZOUANKEU

— Non, déclare Mabou, la grand-mère, non, nous ne pouvons plus vivre. La vie est impossible.

— Pas de sel, pas d'huile, comment pourrions-nous vivre ? ajoute Yasi une veuve.

— Les patates douces, c'est fini au champ, dit Tato, une autre veuve. C'est fini au champ, c'est fini dans le grenier.

Elles portaient encore le signe du deuil récent. Car le chef de famille était mort depuis un mois. Il laissait trois veuves ; Yasi, Tato, Nana, et, chose curieuse, il laissait sa grand-mère Mabou. Qui a déjà entendu une chose pareille ? se demandait Mabou, la grand-mère. Le petit-fils qui laisse la grand-mère... qui a déjà dit Mabou, la grand-mère. Le petit-fils qui laisse la grand-mère... qui a déjà entendu une chose pareille ? Elle était vieille, Mabou. Elle avait vécu au temps des Allemands. Elle connaissait l'homme blanc. Elle avait vu les guerres, les luttes, et même ce monstre des blancs tout en fer qui roulait sur des fers... Quand elle était jeune, elle avait vu le monstre... une fois seulement, long comme vingt serpents unis bout à bout. Il rugissait plus que le lion de la savane et de sa bouche sortait une épaisse fumée. Elle avait aussi vu ça. Parce qu'elle aimait se

promener avec son défunt père. Son fils n'avait pas vu les Allemands, ni le monsieur de l'homme blanc, ni les guerres, ni les luttes. Son petit-fils qui venait de mourir n'avait aussi rien vu. Il avait grandi entre ses bras et chassait les antilopes avec les flèches et l'arc.

Son défunt petit-fils avait seulement beaucoup de chèvres, beaucoup de moutons et de bœufs. Parfois, la grand-mère allait les vendre en ville, là-bas loin en ville, où l'homme blanc se promène dans l'automobile. Elle achetait ensuite du sel, et elle revenait seule, la grand-mère Mabou, en s'appuyant sur sa canne. Toute seule, sans craindre l'hyène, ni le léopard.

Son petit-fils grimait bien dans le palmier à huile, coupait les régimes de noix de palme. Totto, la femme préférée, se rendait au marigot et faisait l'huile de palme. Maintenant, son petit-fils n'était plus. Il était mort depuis un mois. Les funérailles avaient eu lieu. Les voisins avaient mangé et bu. Les coups de fusils avaient été lancés. Sur les champs ne subsistait aucune culture. Les patates et les ignames avaient été foulées au pied par les danseurs qui avaient assisté aux funérailles de son petit-fils. Ces mêmes danseurs avaient renversé la halle vive et tous les animaux nuisibles étaient entrés dans le champ, et avaient ravagé le reste des cultures. Qui d'autre pouvait refaire la halle ? Les amis de son petit-fils avaient tous fui. *Ah ! mon petit-fils*, pensait grand-mère Mabou avec amerume, *ah ! mon petit-fils s'il vivait encore, cette halle, il l'aurait refaite ; ah ! mon petit-fils*, et elle fondait en larmes. Puis, comme elle voyait à peine, elle retrouvait à tâtons son bâton, puis tap-tap, elle devinait la porte, se glissait dans sa pièce, et s'endormait...

Les veuves aussi étaient malheureuses. Elles étaient trois : Yasi, Totto, Nana. Cependant Totto était la plus belle, la plus aimée de son mari. Parce qu'elle était jeune et qu'elle obéissait à sa grand-mère Mabou. Les autres femmes en étaient même devenues jalouses. Totto était devenue la plus malheureuse après la mort de son mari. La grand-mère n'avait plus aucun bien. La malheureuse vieille, Totto n'avait plus qu'un seul morceau de pagne ; un unique morceau de pagne. Elle attachait ce pagne autour des reins. Le reste du corps était nu. Le matin, elle sortait avec le panier conique et allait glâner dans les champs des voisins. On l'appelait la veuve de Mabou. Parfois on la chassait, parfois, on lui donnait quelque chose. *Quand son mari vivait*, disaient quelques-unes, *elle était brave, cette veuve*. Elle n'avait plus d'huile ; qui pouvait grimper sur le palmier et faire tomber les régimes des noix de palme ?

Le soir, elle faisait un feu de brindilles auprès du lit de grand-mère Mabou et grillait quelques patates pendant que la grand-mère lui contait les fables d'autrefois. Parfois, elle s'endormait là, dans le case de la grand-mère, parfois, elle rentrait dans sa case.

Les autres femmes, Yasi et Nana, étaient également malheureuses, mais pas autant que Totto. Elles avaient leurs amis qui leur donnaient du sel et même du gibier. Elles continuaient à aller voir leurs amis. Maintenant que leur mari était mort, ces amis venaient chez elles, et les emmenaient loin, et elles ne rentraient que plusieurs jours après. *Oh ! se plaignait grand-mère Mabou,*

ces filles perdues. Si mon petit-fils revenait, s'il revenait mon petit-fils... et elle pleurerait amèrement. Mais Nana et Yasi ne s'inquiétaient pas. Comment se disaient-elles. Notre mari ne nous donnait rien de son vivant. Il donnait tout à Totto, tout à grand-mère Mabou, tout à elles et rien à nous. Il faut que nous cherchions aussi quelqu'un qui nous donne tout, le pagne, le sel, le gibier...

Grand-mère Mabou se plaignait également de ce que son fils n'avait laissé aucune fortune. Les troupeaux de chèvres et de brebis étaient dispersés. Quelques chèvres étaient mangées par l'hyène ; d'autres étaient volées par ceux qui avaient assisté au deuil. C'est tout ce que le petit-fils avait laissé. Puis, il y avait des enfants, surtout des filles. Certaines s'étaient mariées déjà, d'autres vagabondaient. Après la mort du petit-fils, celles qui restaient s'étaient éparpillées. Elles s'étaient livrées à quoi que voulait les nourrir. Aucune n'avait songé à rester avec la grand-mère, pour l'aider, pour la garder, pour lui passer de l'eau dans un canari, ou pour lui faire du feu de brindilles, le soir, quand elle avait froid...

Un seul enfant était resté. C'était un adolescent. Il devait avoir vingt-deux ans. La grand-mère affirmait qu'elle avait vu vingt récoltes depuis que cet enfant était né. Il s'appelait Ngato. C'était un beau félinant, qui ne faisait que chasser les oiseaux avec sa fronde. Il était tout blanc de poussière, dormait on ne sait où et mangeait tout ce qu'il trouvait. La grand-mère se souvenait que son petit-fils avait eu cet enfant avec une certaine femme qu'il avait divorcé. Les motifs de ce divorce étaient obscurs. Elle était désolée de constater que cet enfant n'avait eu aucune éducation. Celui-ci était pourtant intelligent. Il aimait écouter son père raconter des histoires d'autrefois. Il le suivait à la chasse, et partout. Mais comme sa mère n'était pas là, personne ne s'occupait de lui.

Grand-mère Mabou l'appela :

— Mon enfant, dit-elle, tu es seul héritier. Comment le nom de ton père disparaîtrait-il alors que tu vis ? Tu es seul héritier.

L'enfant hésita, ne sachant que répondre. Héritier ? Il ignorait ce que cela voulait dire.

— Prends Totto, mon enfant, ajoute la grand-mère, prends-la ; c'est ta femme. Personne ne l'en voudra. C'est la femme.

Ngato ne répondait toujours pas. Que pouvait-il dire ? Depuis qu'il vit, il n'a jamais entendu quelqu'un contredire la grand-mère. Il garda silence. La grand-mère continua :

— Prends Totto, tu vas la nourrir, la garder, comme ton père faisait. Puis, comme si elle pensait à quelque chose, elle baissa la tête un moment et ajouta avec assurance :

— Et même si Yasi et Nana revenaient te demander pardon, ne les chasse pas. Ce sont tes femmes.

Ngato leva les yeux et regards la grand-mère : elle était âgée. Ses yeux

avaient l'aspect d'une mer orageuse. Aucun brin de cheveu ne subsistait sur sa tête. Toute la figure était devenue pâteuse. Ngato eut peur.

— Rassure-toi, mon enfant, continua la grand-mère. Ton père ne l'a rien laissé ; aucune fortune. Mais rassure-toi, tu seras le seul maître ici. Garde bien ma fille Totto, ne la méprise pas...

Elle s'en alla sur ces mots. Le soir, elle fit venir Totto et se mit à lui parler.

— Ma fille, je te donne un autre mari. C'est Ngato.

Totto avait l'habitude de répondre à grand-mère Mabou. C'étaient deux amies ; elles s'aimaient tellement ! Totto dit :

— Non, grand-mère, il me méprisera, il m'abandonnera. Je veux rester avec toi, grand-mère, je me sens bien ainsi.

— Non, répliqua la grand-mère, non, reste avec Ngato. Il ne te méprisera pas. Je lui ai parlé. Tu seras heureuse, comme autrefois.

— Comment puis-je y croire ?

— Oui, insiste la grand-mère, surtout n'imité pas Yasi et Nana, reste avec Ngato, ma fille.

— Je n'imiterai pas Yasi, je n'aurai pas des amis comme Nana, répondit humblement la petite Totto.

La grand-mère s'endormit.

Pendant ce temps, Ngato avait pris conscience de ses responsabilités. Il s'était rendu dans la case de son feu père et commençait à la visiter. Tout était moisi, car personne n'y était entré depuis la mort de son père. Quelques-uns craignaient le fantôme du défunt, parce que celui-ci était entré au seuil même de la porte. D'autres craignaient les malédictions de la grand-mère. Ngato, lui, ne pouvait rien craindre. La grand-mère lui avait donné l'ordre de prendre la place du défunt. Dès lors, il ne pouvait plus craindre le fantôme de son père. Il devait même le rechercher, parce qu'il avait besoin de sa protection.

Il entra courageusement dans la case du défunt, sans aucune crainte. Tout était moisi ; noirci. Il fit le feu, et s'assit à côté. Près du foyer, il retrouva laalebasse de vin de son feu père. Il la rempli d'eau, sorilla, et accompagna des rites culturels sur sa tombe. Le grenier était encore plus obscur que le reste de la case. Il y monta tout de même, avec une torche de bambou.

Il y trouva des « machettes ». Probablement, c'était la grand-mère qui les avait achetées à la ville, quand elle allait vendre les chèvres. Ngato y trouva également une gamme de canaris, de pots, dealebasses. Il y avait aussi de belles peaux de singes, soigneusement roulées, de la fourrure, et un pagne de fabrication locale. C'était là une grande richesse pour Ngato, et il était persuadé qu'il pouvait faire face à ses lourdes charges familiales. Il resta là, au grenier pendant un certain temps, faisant des projets, méditant sur son avenir. Il savait tendre les pièges. Il parvenait à prendre ainsi beaucoup de bêtes. Il savait également manier la fronde. Les perdrix, il en tuait chaque jour. Sa jeune femme, Totto, était une brave fille ; elle cultivait bien le champ ; elle pouvait faire vingt

silions avant le coucher du soleil, grâce à sa large houe. Ngato était donc assuré de gagner sa vie.

Il y pensait encore lorsqu'un grand cri le bouleversa ; c'était Totto qui pleurait, qui criait à tue-tête, comme si elle était dans la gondo de l'Hyène. Vite, Ngato descendit. Totto courut se jeter à ses pieds en pleurant.

— Qu'il y a-t-il donc ? Totto, dis-moi.

— Grand-mère Mabou est morte.

Les deux pleurèrent, longtemps, ils l'enterrent au seuil de sa porte et se consolèrent. Que pouvaient-ils faire ?

Le vent souffle fort sur les plateaux Bemilé. Un vent sec, violent... Il souffle sans trêve. Il courbe les hautes herbes des savanes jaunies par le soleil brûlant ; il courbe les bananiers nains, les tiges de maïs et de mil semés dans les champs... Le vent souffle... .

Le vent souffle dans les vallons sombres, rase les bosquets et les arbres rabougris ; sur les collines ondulantes, il siffle comme un monstre irrité livré à lui-même. Impitoyable, il détruit les toitures mal faites... Le vent souffle fort sur ces plateaux... .

Ngato sort de sa case. Mais il ne peut supporter la violence du vent. Il ne peut supporter le froid. Il ne peut rien voir à cause du brouillard bas et épais. Aussi rentre-t-il précipitamment dans sa case. Il rejoint Totto auprès du foyer. Celle-ci grelotte de froid. Le feu des brindilles ne peut pas les réchauffer. Celle-ci introuvable dans ce pays, et pourtant, il y fait si froid ! Le vent siffle toujours. On croit entendre la voix véritable des dieux. On les sent venir, s'arrêter, repartir soudain, faisant trembler chaque fois la case et la terre toute entière. On les devine au seuil de la case, informes, odieux, mais puissants et invincibles, redoutables et cruels. Certainement, ils ne peuvent manquer de visiter les ruines et les tombeaux.

Ngato se souvient bien de tout ce que son père racontait. Il sait que les dieux ou démons des défunts viennent la nuit pour un horrible rendez-vous. De nouveau, Ngato sort ; le vent souffle toujours, le brouillard épais voile tout. Des bouffées d'air froid le frappent au visage, et dans cette atmosphère roule quelque chose d'immense comme un tonneau qu'un géant traîne. Le bruit auquel Ngato referme brutalement la porte et court se réfugier derrière Totto. Le bruit approche toujours, creux, vide, mystérieux... Totto et Ngato sont pétrifiés. Et brusquement, le bruit disparaît. Seul le vent continue à souffler... .

— Dieux ! soupire Totto, qu'avons-nous fait ?

— Calme-toi, le démon de mon père nous garde, répond Ngato.

— Oui, le démon de grand-mère Mabou nous garde aussi, ajoute Totto.

Puis avec pitié et douleur elle marmotte :
— Grand-mère Mabou, pourquoi es-tu morte ? De ton vivant je n'avais jamais souffert du froid.

Et elle pleure amèrement. Ngato la console.

— Je te protégerai, dit-il.

Le vent continuait à souffler, et il faisait trop froid dans la hutte. Dans le foyer autour duquel Ngato et Tatto étaient blottis, le feu s'éteignait peu à peu.

La nuit vint, et ce fut l'obscurité complète. Plus de bois dans le grenier, plus de bois sur le champ. En outre qui pouvait sortir à cette heure-ci pour chercher du bois ? Tatto et Ngato n'avaient rien mangé depuis le matin. Le chercher du bois ? Tatto et Ngato n'avaient rien mangé depuis le matin. Le vent avait commencé à souffler de bonne heure, et il y avait un brouillard vent avait commencé à souffler de bonne heure, et il y avait un brouillard vent avait commencé à souffler de bonne heure, et il y avait un brouillard vent avait commencé à souffler de bonne heure, et il y avait un brouillard

Le couple ne pouvait s'endormir ; pourtant Ngato persuadait Tatto de se reposer tranquillement.

— Ne crains pas, le démon de mon père nous garde. Ne crains pas.

Elle craignait pourtant ; lui aussi craignait beaucoup, et même, il craignait un peu plus que Tatto. Ils n'avaient pas de voisin proche et la concession était vaste.

Après quelque temps, le tonneau commença de nouveau à rouler. Le sang de Ngato fit un tour.

— Dieux, murmura-t-il, que deviendrons-nous ?

— Grand-mère Mabou, soupira Tatto, si tu vivais encore.

Le tonneau dégringolait la pente de la cour, comme pour venir heurter la case et la renverser. Le couple était pétrifié, et n'attendait plus que le malheur qui maintenant était imminent. Ngato croyait même entendre les pas du géant qui traînait le tonneau ; il entendait même le soufflé de ses immenses narines. Puis soudain, le bruit s'arrêta net. Le couple soupira. Il faisait extrêmement froid. Aucune brindille ne subsistait dans le foyer, aucune braise. Tatto grelottait, à la fois de peur et de froid.

Tout à coup, un autre événement se produisit. Quelqu'un lançait des cailloux contre le tonneau — puisqu'il faut croire qu'il s'agissait d'un tonneau. Trois coups de caillou : cop-cop-cop, puis c'était le silence et quelques instants après, le jeu recommençait.

— Peut-être sont-ce des voleurs, murmura Tatto.

— Chut, chut, dit Ngato en lui mettant la main sur la bouche. Chut, ne parle pas ou nous sommes morts.

Et le jeu capricieux continuait. Après un instant, le calme revint. Tatto et Ngato ne pouvaient se retourner sur leur lit, parce que le lit grinçait. Son grinçement eût pu provoquer d'autres malheurs. Pourtant, c'était un lit très dur, et déjà ils se sentaient mal aux os.

— Ne bouge pas, avertit doucement Ngato, le lit grince. Ne bouge pas, ou nous sommes morts.

Elle ne bougea pas. Bientôt ils s'endormirent. C'était vers deux heures du matin. Comme ils avaient longtemps veillé, ils s'endormirent profondément. Quand ils se réveillèrent, il faisait jour. Le coq avait chanté sans que Tatto entendit, elle qui avait coutume de se lever avant le chant du premier coq. Les rayons du soleil entraient par les lucarnes. Tatto et Ngato se levèrent précipitamment et ouvrirent la porte. Le jour était beau ; plus de brouillard, plus de vent. Les cases en ruines étaient là, imposantes. Dans la cour, il n'y avait pas de tonneau. Il ne pouvait y avoir de tonneau dans ce pays. On n'en avait jamais vu. Ngato se dirigea vers la halle, en suivant la piste. Il ne découvrit pas les pas du géant qui traînaient son objet fatal. Aucune herbe ne s'était courbée à son passage. Ngato alla vers les cases en ruines ; il n'y trouva rien. Tout était comme la veille. Il revint et dit à Tatto qu'il n'avait rien vu. Celle-ci fit également des recherches et ne trouva rien.

Pourtant, ils avaient bien entendu des bruits. Ils avaient entendu quelque chose rouler comme un tonneau. Ils avaient entendu quelqu'un lancer des cailloux contre le tonneau. Ce n'était point un rêve.

— Va consulter Malago, suggéra Tatto, va consulter Malago, elle te dira la vérité, va...

Malago était la diseuse de bonne aventure réputée pour ses prédictions infaillibles. La grand-mère Mabou elle-même, malgré sa sagesse et son intelligence, allait consulter cette vieille quand elle était embarrassée.

— Malago, insista Tatto, est une femme très sage, elle te dira tout, va la consulter.

Ngato y pensa. C'était raisonnable, car comment expliquer les événements qui se sont déroulés la veille ? Il décida d'y aller. Mais on ne va point chez Malago les mains vides. Ce serait trop audacieux ; ce serait une insulte aux divinités sacrées. Il faut une chèvre pour aller chez Malago. Ngato n'en avait pas. L'hynène avait mangé toutes les chèvres ; les autres étaient volées.

Ngato s'en alla voir ses riches voisins qui avaient beaucoup de chèvres et de moutons. Ces voisins habitaient loin. Il y parvint tout de même.

— Donne-moi, leur dit-il, une chèvre au moins. Je veux aller voir Malago.

Les voisins de Ngato n'étaient pas méchants. Ils savaient que Malago avait toujours besoin d'une chèvre, et qu'elle n'en avait jamais assez.

— Elle a toujours besoin des chèvres, la vieille Malago, disent-ils ; elle n'en a jamais assez. Elle en reçoit chaque jour et pourtant l'hynène n'en croque aucune.

du mur non crépi. Mais le petit jeu funeste continuait. Bientôt les cailloux cessèrent de tomber. Ils poussèrent un profond soupir. Après cela, ce fut autre chose. Une main froide, froide, se posa doucement sur leur joue. Cette fois, ils ne purent supporter cela plus longtemps; ils se levèrent, sans se soucier que le vent soufflait au-dehors, sans craindre le grincement du lit. Tatto alla vers le foyer, pour voir s'il n'était pas resté une brindille, ou une braise. Comme elle allait à tâtons, les bras étendus, les yeux écarquillés, sa main frôla une tête humaine lisse et froide. —

Ngato, grand-mère ! cria-t-elle en tombant à la renverse, *le démon, le démon !*

Ngato ne répondit pas au cri. Collé contre un coin de mur, il retenait sa respiration, attendant son tour pour être anéanti. En se renversant, Tatto déplaça l'une des trois pierres du foyer, qui à son tour, dégagea de la cendre une petite braise. Celle-ci ressemblait dans l'obscurité à l'œil lumineux d'un géant. . . Tatto s'approcha néanmoins en pleurant, en appelant tour à tour la grand-mère et Ngato. Elle ramassa quelques petites brindilles et parvint à obtenir une flamme pâle. Il n'y avait rien dans la pièce, rien de neuf. Il n'y avait personne, si ce n'est Ngato qui, collé contre le mur, attendait avec résignation le sort qui allait lui incomber.

Tatto, avec le même courage, brisa un bambou sur le lit en fit une torche. Elle parcourt toute la pièce sans trouver l'indice de la présence d'un inconnu. Elle grimpa même au grenier, mais là encore, tout était moisi et rien ne bougeait. Elle se rassit sur son lit, les mains croisées. Ngato revint enfin de sa cachette, et ne pouvait pas parler. Sa gorge était comme serrée. —

— *Nous ne vivrons pas*, dit Tatto avec pitié. *Nous ne vivrons point ; nous sommes maudits par les dieux.*

— *Pourtant, mon père m'avait assuré que son démon me garderait*, dit Ngato, ranimé par le courage héroïque de sa femme.

— *Grand-mère Mabu m'avait aussi assuré que son démon me garderait*, ajouta naïvement Tatto.

— *Aucun de ces démons ne nous a gardés*, conclut Ngato. *Certainement nous sommes maudits des dieux, nous ne vivrons pas.*

— *Toi aussi, tu ne m'es pas protégée*, dit Tatto avec amertume. *Grand-mère Mabu m'avait dit que tu me protégerais. Tu ne m'es pas protégée...*

Et comme Ngato baissait les yeux, elle ajouta avec amertume :

— *Ngato, mon mari, parle, que t'a dit Malago ?*

(à suivre)



This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).